

Gaetano Manfredonia

Historien, auteur de *L'Anarchisme en Europe* (PUF, « Que sais-je ? », 2001)

En partant du débat Marx, Proudhon, Bakounine

Dans mon intervention, je vais me limiter à introduire le débat en bornant mon exposé à des considérations historiques à caractère très général, mais qui peuvent, je le pense, servir de point de départ à une réflexion plus approfondie sur la situation actuelle. Revenir sur ce débat, disons-le tout de suite, reste encore aujourd'hui une démarche d'un très grand intérêt à condition toutefois de savoir surmonter les écueils du passé.

Les écueils à surmonter

Ils sont de trois types.

L'écueil dogmatique

En premier lieu, ce que l'on pourrait appeler les lectures ou les interprétations dogmatiques. Rien de plus stérile aujourd'hui, comme l'ont fait trop souvent des générations entières de marxistes et de libertaires, que de continuer à opposer systématiquement ces trois figures légendaires dans le but illusoire d'y trouver l'« essence » du marxisme ou de l'anarchisme, c'est-à-dire une sorte de vérité a-historique que leurs prétendus disciples n'auraient plus qu'à ànonner comme gage de radicalité. Cette attitude a souvent conduit ses partisans, en fonction de leur parti pris de départ, à voir dans Marx, Proudhon ou Bakounine (M.P.B.) tantôt l'incarnation de l'ombre, tantôt celle de la lumière dans le seul but de justifier leurs positions du moment, le chef d'œuvre en la matière étant le livre de sinistre mémoire de Jacques Duclos, *Bakounine et Marx : ombre et lumière* (1974), véritable manuel de stalinisme appliqué à l'histoire. En aucun cas, répétons-le, une telle approche ne saurait être tolérée plus longtemps par tous ceux qui aujourd'hui cherchent à lutter pour un monde meilleur. Elle ne peut convenir qu'à des staliniens avérés ou en herbe.

L'écueil réductionniste

Le deuxième écueil, ce sont ce que j'appelle les lectures réductionnistes qui ont tendance à ramener les oppositions entre M.P.B. à des conflits de personnes,

jalouses les unes des autres, n'hésitant pas à se prêter des intentions louches ou à s'accuser mutuellement des pires méfaits. Sur ce point, il faut bien le reconnaître, ce sont les intéressés eux-mêmes qui ont été en partie responsables de ce travers. Le moins que l'on puisse dire c'est que les citations allant dans ce sens abondent dans leur œuvre écrite. Les propos à connotation raciste ou xénophobe que M.P.B. se sont réciproquement adressés, par exemple, sont légion et n'honorent certainement aucun d'entre eux. Comment oublier les propos antisémites adressés par Proudhon et Bakounine à Marx? Bakounine d'ailleurs ne se limite pas à attaquer Marx en tant que Juif mais également en tant qu'Allemand¹. Les deux termes étant utilisés sous sa plume presque toujours comme des synonymes d'autoritarisme, tandis qu'il se considérait victime d'un complot ourdi par les Juifs pour faire triompher le point de vue allemand dans l'Internationale². Or de telles énormités n'excusent nullement les propos russophobes ou anti-français de Marx qui ne voyait aucun inconvénient à ce que Bismarck donne « raclée » aux Français afin de faciliter le triomphe de ses idées au sein du socialisme européen³.

Les procès d'intention réciproques n'ont pas manqué non plus. Tandis que Bakounine accusait Marx de pangermanisme, un des arguments favoris de ce dernier était de stigmatiser le Russe en tant que panslaviste. Quant à leur activité au sein de l'A.I.T., l'un et l'autre n'ont pas hésité un instant à s'accuser d'avoir des visées hégémoniques et/ou dictatoriales. Marx et Bakounine se soupçonnant réciproquement de conspirer dans le but de remplacer le programme de l'Internationale par le leur. Marx, d'ailleurs, fera passer Bakounine pour un escroc afin de faciliter son exclusion de l'A.I.T. au congrès de La Haye, ce qui renforcera la conviction intime de Bakounine que Marx laissait courir délibérément les pires infamies sur son compte pour le discréditer.

M.P.B. n'ont pas manqué non plus de s'accuser, à l'occasion, de plagiat. Cette accusation peut paraître à première vue surprenante compte tenu des « amabilités » échangées entre eux dont nous venons de faire état. Elle n'est pas moins réelle, à commencer par Proudhon qui, dans ses notes portées à la main sur son exemplaire de *Misère de la Philosophie*, affirme à plusieurs reprises d'une manière péremptoire que les idées exprimées par Marx sur le développement du mouvement ouvrier étaient les siennes⁴. La conviction de Proudhon est tellement forte qu'il n'hésiterait pas à taxer Marx de « ténia du socialisme » Or Marx et Engels n'ont pas été en reste. C'est ainsi que, obligés de reconnaître que tous les développements exprimés dans *Idée générale de la révolution* n'étaient pas à rejeter, ils attribuent ces mérites à la lecture par Proudhon du *Manifeste communiste* que le penseur bisontin aurait utilisé sans le mentionner⁵.

Cette obstination chez les uns et les autres à vouloir à tout prix attribuer aux faits et gestes de chacun des intentions « louches » peut aujourd'hui prêter à

sourire surtout si, comme l'a fait Arthur Lehning dans sa présentation des *Œuvres complètes* de Bakounine, on prend la peine de comparer leurs intentions effectives qui n'étaient pas toujours si inavouables que ça. Et pourtant, une telle vision pour le moins approximative des conflits qui ont opposé M.P.B. entre eux a souvent tenu lieu de vérité historique pour des générations entières de marxistes ou de libertaires, empressés de s'accrocher à des certitudes bien établies en mesure de les conforter dans leurs partis pris. Certes, il ne s'agit nullement d'occulter ou de minimiser l'existence de ces conflits de personnes qui ont joué indiscutablement un rôle important dans la scission au sein de l'A.I.T. mais si on reste sur ce terrain, il est impossible de comprendre la nature exacte des oppositions entre les acteurs en présence.

L'exemple type de cette incapacité à aller au-delà des considérations à caractère purement psychologique est fourni par l'étude consacrée aux relations entre Marx et Bakounine par l'anarchiste Victor Dave⁶. Dans ce texte souvent réédité, l'auteur passe en revue toutes les médisances que Marx a laissées couvrir sur le compte de Bakounine depuis l'époque de leurs premières relations sans qu'à aucun moment le lecteur sache le pourquoi d'un tel acharnement, quitte à avancer l'hypothèse d'une sorte de méchanceté congénitale de Marx aveuglé par la jalousie et poursuivant de son courroux au fil des années la malheureuse colombe Bakounine!

La vision binaire de l'histoire, l'ombre et la lumière de feu Duclos, n'est donc pas si étrangère que ça aux libertaires. Pire, la sur-valorisation de ces conflits de personnes a parfois servi de prétexte pour avancer des explications des plus tendancieuses du point de vue internationaliste des luttes opposant les partisans de Marx et de Bakounine au sein de l'A.I.T. C'est ainsi que Pierre Kropotkine, le « prince anarchiste », transforme dans ses mémoires l'opposition entre autoritaires et anti-autoritaires au sein de l'A.I.T. en une opposition de « races ». Tout en reconnaissant que le conflit entre marxistes et bakouninistes ne fut pas « une affaire personnelle » mais qu'il opposa les « principes de fédéralisme » à ceux de « centralisme », il n'estime pas moins qu'il s'agissait là d'un conflit entre « l'esprit latin et l'esprit allemand, qui, après avoir battu la France sur le champ de bataille, prétendait à la suprématie dans le domaine [...] aussi du socialisme »⁷. Quant à James Guillaume, l'animateur de la Fédération jurassienne, il utilisera les propos jugés pangermanistes de Marx pour pousser en 1914 les syndicalistes révolutionnaires à adhérer à l'Union sacrée en France⁸.

L'écueil comparatif

Le troisième et dernier écueil à éviter, ce sont les lectures comparatives visant à montrer cette fois-ci non pas les oppositions mais les convergences sur le plan des doctrines ou des idées entre M.P.B. Cet écueil est plus difficile à cer-

ner car bien souvent cette démarche est adoptée par des militants ou des chercheurs qui, de bonne foi, cherchent à dépasser les lectures caricaturales ou dogmatiques des rapports entre M.P.B. dont nous venons de faire état. Je voudrais préciser d'emblée que je ne conteste nullement la légitimité de cette manière de procéder. Un tel travail comparatif quand il est mené sans parti pris et avec sérieux peut même se révéler éminemment utile car il fait aisément apparaître comment bon nombre de soi-disant oppositions fondamentales entre M.P.B. reposent en fait sur des mauvaises interprétations de la pensée de ces auteurs. Si on prend la peine de comprendre ce que chacun a voulu réellement dire ou faire, on peut montrer sans trop de difficultés comment, par exemple, chez Bakounine existe une fâcheuse tendance à attribuer à Marx des conceptions étatistes de la révolution qui étaient en réalité celles de Lassalle. Bakounine en était tellement convaincu qu'il n'hésita pas à écrire que Marx se plaignait que Lassalle lui ait volé ses idées⁹. Or il suffit de parcourir les critiques cinglantes de Marx du « programme de Gotha » pour se rendre compte que le point de vue de Bakounine était pour le moins excessif, pour ne pas dire erroné. Non seulement Marx ne reconnaît pas une filiation quelconque avec l'héritage lassallien (et l'objectif que l'on puisse utiliser le pouvoir de l'État, tel qu'il existe dans une société de classe, pour réaliser le socialisme) mais tient vivement à s'en démarquer. Jamais en tout cas, n'aurait pu germer dans l'esprit de Marx l'idée fort contestable que les travailleurs puissent se fixer comme objectif celui de fonder un « État libre » en agissant « dans le cadre de l'État national actuel »¹⁰.

L'autre mérite de la démarche comparative est, indiscutablement, de permettre de dégager l'existence d'un terrain commun sur le plan des idées entre Marx et les penseurs anarchistes en général et entre Marx et Bakounine en particulier. Sur ce point aussi il est possible de multiplier les citations de Bakounine dans lesquelles le Russe fait acte d'allégeance vis-à-vis des conceptions matérialistes et économiques de Marx. Dans un des ses manuscrits se rattachant à la rédaction de *L'Empire knouto-germanique*, par exemple, il déclare se reconnaître pleinement dans les analyses économiques du Capital¹¹ et en plusieurs circonstances, tout en émettant un certain nombre de restrictions, il se prononce nettement en faveur du matérialisme historique de Marx¹². Bakounine fait également sienne l'essentiel de l'analyse marxiste sur la lutte des classes à tel point que plusieurs de ses textes semblent sortir tout droit du *Manifeste communiste*. Un discours sensiblement analogue peut être tenu à propos des conceptions proudhoniennes qui n'ont pas toujours laissé indifférent Marx. N'oublions pas les éloges avec lesquels ce dernier a accueilli *Qu'est-ce que la propriété?*, livre comparé par son importance au *Qu'est-ce que le tiers état?* de Sieyès¹³. Plus d'un auteur d'ailleurs a souligné les analogies existan-

tes entre le concept de force collective chez Proudhon et celui de plus-value chez Marx, deux manières assez proches de chercher à expliquer « scientifiquement » les mécanismes de l'exploitation capitaliste.

Cela dit, la portée pratique effective de ces analyses comparatives ne me paraît pas moins passablement limitée, voire source de nouveaux malentendus, si elles restent exclusivement sur le terrain des idées. En se bornant à établir des rapprochements entre les « théories » subversives de M.P.B, en effet, le risque est fort de légitimer par là la formation d'une sorte d'éclectisme révolutionnaire. Éclectisme au nom duquel les militants seraient tenus de choisir au sein de l'enseignement des « maîtres » les « bonnes idées » pour en écarter les « mauvaises », avec en arrière-plan cette illusion des plus dangereuses de pouvoir, enfin !, aboutir à se doter d'une super doctrine radicale épurée de ses scories autoritaires ou petites-bourgeoises, le critérium de la vérité dont la maîtrise permettrait au militant de s'engager résolument et sans hésitations sur la voie radieuse de l'avenir. Tel est le travers, il me semble, dans lequel ont eu parfois tendance à tomber les partisans d'une synthèse entre anarchisme et marxisme, les tenants d'un improbable « marxisme libertaire » dont le porte-parole le plus attitré a été pendant longtemps Daniel Guérin¹⁴.

À quelles conditions le retour sur le débat M.P.B. peut-il être profitable ?

Il faut tout d'abord cesser de raisonner en se plaçant exclusivement sur le terrain des idées, car cela revient à supposer l'existence d'une doctrine marxiste ou anarchiste fixée une fois pour toute et dont leurs disciples autoproclamés seraient les dépositaires plus ou moins fidèles. Le risque est ici double. D'un côté celui d'adopter une position dogmatique vis-à-vis de l'enseignement des maîtres, considéré comme étant indépassable ; de l'autre, celui de pratiquer un révisionnisme arbitraire, n'hésitant pas à amender ou à expurger ces doctrines des scories considérées comme étant devenues indésirables. Or ces attitudes sont à rejeter toutes les deux. Comment oublier, par exemple, que c'est Marx lui-même qui a dit à propos de certains de ses supposés disciples que s'ils étaient « marxistes », lui, il ne l'était pas ? Mais Marx n'est pas le seul à avoir protesté contre de telles interprétations dogmatiques de sa pensée. Proudhon aussi, en entendant parler d'ouvriers soi-disant « proudhoniens » dira à leur propos qu'il devait s'agir probablement « d'imbéciles ». Rien de plus stérile, en outre, que de garder la critique économique supposée « scientifique » de Marx tout en rejetant sa conception de la dictature du prolétariat, en tant que résidu blanquiste. Une telle manière de procéder suppose que l'œuvre de Marx puisse être découpée en rondelles. Même chose, en ce qui concerne Proudhon dont bien des anarchistes valorisent le fédéralisme, tout en rejetant sa justification de la propriété, fruit du travail, sans s'efforcer de

saisir le lien que le penseur bisontin établit entre les deux. Cette attitude pseudo-critique a tendance à considérer le marxisme et l'anarchisme comme des systèmes de pensée clos qu'il serait possible de comparer d'une manière abstraite afin de faire ressortir leurs mérites et leurs défauts respectifs, sans s'interroger sur les conditions qui les ont vu naître et par rapport auxquelles, seules, ils ont de la validité.

L'intérêt d'un retour sur le débat M.P.B. ne peut donc viser la réalisation d'une super-synthèse. Ce qui nous intéresse, répétons-le, ce ne sont pas tellement les convergences sur le plan des principes ou des idées mais sur celui des pratiques. C'est seulement en essayant de comprendre ce que M.P.B. ont voulu faire (ou cru faire) à leur époque qu'il est possible de faire avancer notre réflexion. Je pense notamment que ce qui peut être le plus utile pour nous, encore aujourd'hui, c'est de nous interroger sur la manière dont ces grandes figures ont pu se faire les interprètes des exigences de changement radical qui se sont manifestées au sein du mouvement ouvrier naissant. Sur ce terrain, les indications qu'ils nous fournissent nous parlent directement car nous voyons à l'œuvre non pas des chefs d'école, animés d'une doctrine sortie toute faite de leur cerveau, mais des militants d'une cause humaine supérieure qui cherchent à tirer profit des expériences auxquelles ils sont confrontés pour aller de l'avant.

Convergences

M.P.B. sont d'abord des témoins de leur temps constatant, comme la plupart des observateurs de l'époque, les méfaits provoqués par le développement du capitalisme industriel et de l'économie de marché. Comme les autres, mais peut-être avec plus de lucidité que les autres, ils prennent conscience de la lente formation d'un mouvement ouvrier qui affirme progressivement, à travers mille atermoiements, sa capacité à se constituer en sujet autonome face au monde de la bourgeoisie et du pouvoir politique. Leur apport théorique sera de s'efforcer de comprendre la portée immense de ce fait nouveau et d'encourager les classes ouvrières à s'engager d'elles-mêmes et par elles-mêmes dans la voie d'un changement radical de société avec comme objectif la formation d'une société d'hommes libres et égaux. Pour cela ils affirmeront la nécessité de s'attaquer aux racines même de l'exploitation et de la domination : l'État et le capitalisme¹⁵.

La prise en compte effective de cette double exigence les portera à rompre avec les illusions de la tradition déjà bien établie des socialistes utopiques, ou, plus exactement, des réformateurs sociaux de la première moitié du XIX^e siècle¹⁶. Cette rupture va s'opérer essentiellement sur deux points : l'affirmation de la nécessité de la part des travailleurs de mener une action autonome de classe en vue de leur émancipation effective ; l'acceptation de l'utilisation de moyens violents.

Sur le premier point, la rupture est nette. Là où les réformateurs sociaux saint-simoniens ou fouriéristes continuaient à faire confiance à l'action conjointe de toutes les classes pour pacifier la société, M.P.B. finiront par se convaincre de l'existence d'oppositions d'intérêts irréductibles entre les classes. Cela les portera à dénoncer le caractère mystificateur de tout projet d'émancipation qui serait impulsé par en haut, par un pouvoir politique quelconque, ou bien par les représentants éclairés de la bourgeoisie. En aucune manière l'État, tel qu'il existe dans la société de classe, ne saurait être considéré comme un agent de transformation radicale, le véritable changement ne pouvant être l'œuvre que des travailleurs eux-mêmes.

Sur le deuxième point, en revanche, le discours est plus complexe. Si Marx et Bakounine, contrairement aux utopistes, justifient ouvertement l'utilisation de la force pour opérer la liquidation sociale, Proudhon se montrera toujours opposé à l'emploi de moyens violents. Refusant de jouer le rôle d'un « bousculeur », Proudhon manifestera en maintes circonstances son mépris pour les « mardis gras révolutionnaires ». Dans sa lettre de rupture avec Marx il écrira qu'il ne fallait pas « poser l'action révolutionnaire comme moyen de réforme sociale, parce que ce prétendu moyen serait tout simplement un appel à la force, à l'arbitraire, bref, une contradiction »¹⁷. Proudhon, contrairement à Bakounine ou Marx, restera même, par la suite, toujours soucieux d'éviter que la généralisation des revendications ouvrières conduise au déclenchement de la guerre civile. C'est d'ailleurs la prise en compte de cette exigence politico-morale que l'on trouve à la base de son attitude conciliante vis-à-vis des classes moyennes et de la petite bourgeoisie sous la Seconde République. Mais comment lui donner tort, quand on connaît tous les excès dont la bourgeoisie ou les soi-disant avant-gardes du prolétariat ont été capables depuis plus d'un siècle et demi ? Ainsi là où Marx dénonçait les contradictions de l'attitude « petite bourgeoise » de Proudhon, ballotté entre travail et capital, il faudrait plutôt louer la grande lucidité du penseur bisontin pour qui il fallait associer au changement social les fractions les plus amples de ceux qui vivaient du fruit de leur travail¹⁸. Ces différences toutefois finiront par s'estomper en grande partie au cours des années suivantes. En effet, si Proudhon restera toujours opposé à l'action violente (y compris sous sa forme atténuée de la grève économique), l'échec de ses projets de réforme du crédit le conduira à abandonner progressivement toute idée d'une alliance durable entre bourgeoisie et prolétariat. C'est ainsi que dans son ouvrage posthume, *De la capacité politique des classes ouvrières*, il arrivait explicitement à préconiser que les classes ouvrières se séparent de la bourgeoisie pour mener une action autonome sur le terrain de classe.

Rien d'étonnant alors que l'on ait pu retrouver au sein de la toute nouvelle Association internationale des travailleurs à la fois des proudhoniens et des

marxistes unis par la même conviction que les travailleurs devaient prendre en main eux-mêmes la direction du changement. Sous l'impulsion des proudhoniens de gauche, d'ailleurs, l'A.I.T. ne tardera pas à se doter d'un programme d'action nettement collectiviste qui se prononçait pour la propriété collective du sol ainsi que des instruments de travail. Les considérants de l'A.I.T. ainsi que les résolutions des congrès de Bruxelles (1868) et de Bâle (1869) constituent le véritable patrimoine collectif commun aux marxistes et aux anarchistes partageant la conviction que c'était aux travailleurs eux-mêmes, unis dans une même organisation de classe, que revenait la tâche de lutter en vue de leur émancipation. L'A.I.T. rompait de ce fait résolument non seulement avec les illusions « utopiques » de conciliation sociale mais également avec l'ancienne idée jacobine, remise au goût du jour par les différentes fractions néo-babouvistes et/ou blanquistes, d'une révolution sociale dirigée par en haut, par une minorité éclairée imposant ses vues à une masse ignorante et inerte. Voilà pourquoi l'A.I.T. ne peut être considérée ni comme marxiste ni comme anarchiste mais simplement comme une organisation ouvrière. Sa base étant fournie, ainsi que l'a fortement souligné Bakounine, non pas par l'élaboration d'une « théorie issue de la tête d'un ou de plusieurs penseurs profonds » mais « par le développement réel des faits économiques, par les épreuves si dures que ces faits font subir aux masses ouvrières, et par les réflexions, les pensées qu'ils font naturellement surgir dans leur sein »¹⁹.

De ce qu'il précède, il est possible de tirer une première série d'indications et d'enseignements qui me semblent être encore valables aujourd'hui. Tout d'abord, dans le rapprochement pratique qui s'opère entre fractions d'horizons idéologiques différents au sein de l'A.I.T., il n'y a pas de place pour l'action d'un parti politique qui se substituerait au prolétariat. La conception léniniste du parti, qui triomphera par la suite parmi les fractions marxistes de gauche, doit être considérée comme constituant un véritable recul par rapport à l'expérience de l'A.I.T., le retour vers des formes périmées et dangereuses d'envisager le changement social conduisant inévitablement une poignée d'individus à imposer son point de vue à celui de la classe toute entière. La formule de la dictature du prolétariat servant le plus souvent à justifier, comme cela fut le cas en Russie soviétique, la dictature « sur » le prolétariat. De ce fait, toute tentative que l'on mènerait aujourd'hui en vue de faciliter la formation d'un nouveau mouvement de contestation radical de l'ordre étatique et bourgeois (d'une nouvelle internationale si l'on préfère), doit rompre résolument avec toute vision néo ou post-léniniste pour renouer avec ce qui faisait la force et l'originalité de l'ancienne A.I.T. de 1864 : l'action autonome des masses en vue de leur émancipation intégrale.

Lignes de clivage

Cela dit, si globalement l'identité de vues entre marxistes et anarchistes au sein de l'A.I.T. ne peut être niée, il est impossible de cacher l'existence également de profondes lignes de clivage notamment sur ce qu'il fallait entendre par « action politique » du prolétariat.

Marx avait accompli sur ce point un pas décisif dès l'époque de *Misère de la philosophie* en montrant comment la séparation entre luttes politiques et luttes économiques, propre aux réformateurs sociaux du temps, était artificielle car toute lutte « économique » à partir d'un certain degré d'intensité posait inévitablement des problèmes d'ordre politique²⁰. Il était donc à proprement parler « utopique » de penser qu'il était possible de réaliser un changement social radical sans envisager l'organisation du prolétariat en une force en mesure d'opérer directement la liquidation de l'État bourgeois et la mise en place des réformes nécessaires à la disparition des privilèges de classe. L'action politique lui paraissait de ce fait comme étant une chose allant de soi. C'est ainsi que dans la version anglaise des « Considérants » des statuts de l'A.I.T. rédigés par Marx il était précisé que « l'émancipation économique des travailleurs » était « le grand but auquel tout mouvement politique devait être subordonné comme moyen »²¹.

Marx toutefois était resté toujours très vague sur le contenu précis de ce qu'il fallait entendre par action politique, ce qui souleva des critiques justifiées de la part des anarchistes. L'utilisation de formules pouvant être interprétée de différentes manières, comme celles de « conquête du pouvoir politique », de « constitution du prolétariat en classe dominante » ou de « dictature du prolétariat », ne pouvait certes suffire aux libertaires soucieux d'éviter qu'un nouveau pouvoir oppressif ne surgisse des ruines de l'ancien. Que fallait-il entendre par là ? S'il s'agissait de souligner la nécessité de l'utilisation de la violence légitime de la part du prolétariat, l'accord avec les anarchistes ne pouvait être plus complet. Contrairement à ce qu'affirmait Marx, il n'y avait sur ce point aucune divergence majeure entre lui et les « anti-autoritaires » à commencer par Bakounine pour qui il fallait, dès la victoire prolétarienne acquise, immédiatement procéder à la liquidation des institutions étatiques bourgeoises. Les expériences historiques ont cependant montré depuis comment de telles formules à l'emporte-pièce pouvaient sans mal être utilisées pour justifier les pires des dictatures, comme ce fut le cas avec Staline. L'anti-étatisme de Marx, en outre, s'il peut être difficilement remis en doute, ne resta pas moins toujours fort discret tant chez lui que chez ses principaux disciples. Même les critiques adressées au programme de Gotha restèrent longtemps confidentielles. Dès lors, on peut légitimement se poser la question de savoir si Marx ne fut pas en quelque sorte poussé par les critiques libertaires à préciser ses idées dans un sens anti-étatique. C'est ainsi que Bakounine pouvait

parler des propos tenus par Marx à propos de la Commune de Paris comme d'un travestissement bouffon de ses idées passées²².

Le point sur lequel s'opère la scission entre anti-autoritaires et marxistes, cependant, ne porte pas exclusivement sur le rejet de la dictature du prolétariat mais également sur le refus de voir l'A.I.T. se transformer en un parti politique agissant sur le terrain parlementaire. Attitude qui, aux yeux des anarchistes, aurait inmanquablement amené l'organisation de classe à collaborer avec les forces de la bourgeoisie progressiste ou, pire, ainsi que le préconisaient les lassaliens, à adopter une stratégie de conquête et d'utilisation du pouvoir politique de l'État bourgeois pour mener à bien les réformes sociales. Si Bakounine et ses amis refusent d'utiliser l'action politique « comme moyen » d'émancipation du prolétariat, c'est qu'ils craignent non seulement les dangers que représenterait « l'organisation d'un pouvoir politique soi-disant provisoire et révolutionnaire » pour détruire l'ordre ancien, mais également de voir l'action autonome de classe détournée de ses objectifs radicaux pour servir de marche-pied aux ambitions de nouveaux politiciens²³. C'est dans ce sens qu'il faut entendre les résolutions du congrès de l'A.I.T. anti-autoritaire de Saint-Imier (septembre 1872) proclamant que « la destruction de tout pouvoir politique » était « le premier devoir du prolétariat ». « Repoussant tout compromis pour arriver à l'accomplissement de la révolution sociale », Bakounine et ses amis exhortaient ainsi les prolétaires de tous les pays à affirmer, « en dehors de toute politique bourgeoise », la solidarité pratique entre tous les exploités²⁴. Les critiques anarchistes visaient donc tout autant les futures dérives autoritaires des léninistes que celles, réformistes, du modèle social-démocrate.

Il y a sur ce point, il me semble, une deuxième série d'indications majeures dont il faut tenir compte encore aujourd'hui, à savoir : les dangers d'institutionnalisation (et/ou de récupération) qui guettent tout mouvement de lutte alternatif qui ne saurait pas sauvegarder son autonomie d'action par rapport aux cadres de la société capitaliste et de ses institutions étatiques. L'échec de la social-démocratie d'avant 1914 reste, à cet égard, tout à fait éclairant. Pour avoir longtemps fait croire aux travailleurs qu'il était possible de renverser l'ordre bourgeois tout en acceptant de collaborer avec les représentants de la bourgeoisie, les sociaux-démocrates ne sauront empêcher ni l'éclatement du conflit mondial ni le déferlement de la réaction fasciste. Voir dans la social-démocratie un modèle réformateur à imiter encore aujourd'hui me paraît donc une erreur grossière qu'il faut éviter à tout prix. Les expériences du xx^e siècle ont d'ailleurs amplement montré que la marge de manœuvre dont disposaient les soi-disant forces sociales-démocrates dépendait de l'état de l'économie capitaliste, généreuse en période de croissance, impitoyable pour les travailleurs en période de crise.

Mais les anarchistes ont-ils fait mieux? Rien n'est moins sûr. Là aussi il faut reconnaître que la séparation radicale opérée entre action politique et action économique n'a nullement empêché que cette dernière soit utilisée/détournée (tout comme l'action électorale) à des fins de conservation de l'ordre établi. L'erreur, symétrique à beaucoup d'égard, de certaines forces anarcho-syndicalistes aura été de croire qu'il suffisait de rester cantonné dans le domaine de la lutte économique pour échapper à l'emprise du capital et de l'État. Dans un cas comme dans l'autre le risque est donc grand d'oublier l'essentiel, à savoir que seule l'action directe opérée par les intéressés eux-mêmes imposant un rapport de forces favorable aux travailleurs peut garantir à terme la réalisation de réformes ou d'améliorations substantielles des conditions de vie pour l'immense majorité de la population du globe.

Aujourd'hui, face à l'éclipse du modèle insurrectionnel tant dans sa version léniniste qu'anarchiste, il est du devoir de tous ceux qui veulent continuer à s'opposer au triomphe du capital, de s'unir, par delà les convictions idéologiques de chacun, sur des nouvelles bases pour y faire barrage. Un tel projet, toutefois, ne pourra aboutir que s'il adopte à côté d'objectifs clairement réformateurs une pratique conséquente capable de rompre avec les illusions politiciennes du passé. Encore et toujours, seule la lutte menée par les intéressés eux-mêmes, par eux-mêmes et pour eux-mêmes, paye...

- 1 Bakounine écrira notamment à propos de ce qu'il appelle « l'École doctrinaire des (...) communistes autoritaires de l'Allemagne », la « coterie scientifique-révolutionnaire qui a son siège principal à Londres » : « Ces messieurs sont de fort mauvais coucheurs : irascibles, vaniteux, et querelleurs comme des Allemands, et, ce qui est pis, comme des littérateurs allemands, qui, se distinguant, comme on sait, par une absence complète de goût, de respect humain, et même de respect de soi-même, ont toujours la bouche pleine d'injures (...) », *L'Empire knouto-germanique et la révolution sociale (novembre 1870-avril 1871)*, in *Œuvres complètes*, volume VIII, Paris, Champ libre, 1982, p. 83.
- 2 Selon Bakounine : « Ce sont toujours mes bons vieux amis, les chefs communistes allemands, législateurs de la société à venir et qui, restant eux-mêmes enveloppés par les brumes de Londres,

- comme Moïse l'était par les nuages du Sinaï, ont lancé contre moi, comme une meute de roquets, une foule de petits juifs allemands et russes, les uns plus imbéciles et plus sales que les autres. », *ibid.*, p. 85.
- 3 Cf. la lettre à Engels du 20 juillet 1870, in K. Marx et F. Engels, *Correspondance*, tome XI, Paris, Messidor/Éditions Sociales, 1985, p. 20.
- 4 À propos de la critique que Marx adressait à l'utopisme des réformateurs sociaux de l'époque, Proudhon affirmera que ces pages étaient « une copie » de ses propos (cf. P.-J. Proudhon, *Philosophie de la misère* et K. Marx, *Misère de la philosophie*, Antony, Éditions du groupe Fresnes Antony, 1983, tome III, p. 271).
- 5 « Du reste, écrira à ce propos Engels à Marx, je suis convaincu que monsieur Ewerbeck lui a fait parvenir sa traduction du *Manifeste* et peut-être aussi en sous-main, des traductions de tes articles parus

- dans la Revue [*La lutte des classes en France*]. De toute évidence, il a puisé dedans un grand nombre de formules par exemple que le gouvernement n'est rien d'autre que le pouvoir exercé par une classe dans le but de maintenir les autres sous sa dépendance et qu'il disparaîtra en même temps que disparaîtront les conflits de classes. Beaucoup de formules frappantes aussi sur le mouvement en France depuis 1848. Je ne crois pas qu'il ait trouvé tout cela dans ton livre contre lui [*Misère de la philosophie*] », Lettre du 21 août 1851, in K. Marx et F. Engels, *Correspondance*, tome II, Paris, Éditions sociales, 1971, p. 299.
- 6 Cf. V. Dave, « Michel Bakounine et Karl Marx », *La Revue anarchiste*, Paris, n° 19 et n° 20, août et septembre 1923.
 - 7 P. Kropotkine, *Autour d'une vie : mémoires*, Paris, Stock, 1898, p. 397 et p. 398.
 - 8 Cf. J. Guillaume, *Karl Marx pangermaniste et l'Association internationale des travailleurs de 1864 à 1870*, Paris, 1915. Sur ce point voir : Marc Vuilleumier, « James Guillaume, sa vie, son œuvre » in J. Guillaume, *L'Internationale : documents et souvenirs*, Paris, Éditions G. Lebovici, 1985, premier volume, p. XLII.
 - 9 M. Bakounine, *Étatisme et anarchisme*, in *Œuvres complètes*, volume IV, Paris, Éditions. Champ libre, 1976, p. 345.
 - 10 Cf. K. Marx, « Gloses marginales au programme du Parti ouvrier allemand », in K. Marx, F. Engels, *Programmes socialistes*, Paris, Spartacus, 1971, p. 27.
 - 11 « Cet ouvrage, écrit-il à propos du *Capital*, aurait dû être traduit depuis longtemps en français, car aucun, que je sache, ne renferme une analyse aussi profonde, aussi lumineuse, aussi scientifique, aussi décisive, et, si je puis m'exprimer ainsi, aussi impitoyablement démasquant, de la formation du capital bourgeois et de l'exploitation systématique et cruelle que ce capital continue d'exercer sur le travail du prolétariat. », *L'Empire...*, op. cit., p. 357.
 - 12 Toujours dans *L'Empire*, il se déclarait ainsi nettement en faveur du matérialisme : « Qui a raison, les idéalistes ou les matérialistes? Une fois que la question se pose ainsi, l'hésitation devient impossible. Sans doute, les idéalistes ont

- tort, et seuls les matérialistes ont raison. Oui, les faits priment sur les idées; oui, l'idéal, comme l'a dit Proudhon, n'est qu'une fleur dont les conditions matérielles d'existence constituent la racine. Oui, toute l'histoire intellectuelle et morale, politique et sociale de l'humanité est un reflet de son histoire économique. », *ibid.*, p. 87. Remarquons toutefois comment Bakounine se plaît à associer sur ce point également la pensée de Proudhon, ce qui relativise ses critiques vis-à-vis d'un soi-disant penchant idéaliste du penseur bisontin.
- 13 K. Marx et F. Engel, *La Sainte Famille*, Paris, Éditions Sociales, 1969, p. 42.
 - 14 Je tiens à saluer ici le penseur et militant passionné que fut Daniel Guérin, une des personnalités de l'après-guerre qui ont le plus contribué par son activité et ses réflexions à redonner leur éclat aux idées libertaires en dehors du cercle étroit des anarchistes déclarés.
 - 15 Cf. en particulier le texte capital de Maximilien Rubel, « Marx, théoricien de l'anarchisme » in *Marx critique du marxisme*, Paris, Payot, 1974.
 - 16 Le terme de « socialistes utopiques » pour désigner l'ensemble des penseurs et militants réformateurs d'avant 1848 me paraît à rejeter car il laisse croire qu'il existe dans l'histoire du mouvement social un avant pré-scientifique dont la seule utilité aurait été de préparer la voie à l'affirmation « scientifique », donc hors d'atteinte, de la pensée marxiste!
 - 17 Lettre du 17 mai 1846 in *Philosophie de la misère/Misère de la philosophie...*, op. cit., p. 326.
 - 18 Sur les positions assumées par Proudhon sous la Seconde République, je me permets de renvoyer le lecteur à ma notice sur Proudhon dans le *Dictionnaire de la République*, à paraître chez Larousse.
 - 19 Cité par G. Leval, *La Pensée constructive de Bakounine*, Paris, Spartacus, 1976, p. 176.
 - 20 Cf. K. Marx, *Misère de la Philosophie in Philosophie de la misère/Misère de la philosophie*, op. cit., tome III, p. 312-321.
 - 21 Sur les différentes versions des considérants des Statuts de l'A.I.T. : J. Guillaume, *L'Internationale...*, op. cit., premier volume, pp. 11-21.

- 22 Bakounine écrira également à ce propos « En polémisant avec eux [Marx et ses amis], nous les avons amenés à reconnaître que la liberté ou l'anarchie, c'est-à-dire l'organisation libre des masses ouvrières de bas en haut, est l'ultime but de l'évolution sociale et que tout État, y compris leur État populaire, est un joug, ce qui signifie que, d'une part, il engendre le despotisme et, de l'autre, l'esclavage. », *Étatisme et anarchisme*, op. cit., p. 347.
- 23 « La théorie des communistes autoritaires, écrira Bakounine, (...) attire et englobe ses partisans, sous prétexte de tactique, dans des compromis incessants avec les gouvernements et les différents partis politiques bourgeois, c'est-à-dire

les pousse directement dans le camp de la réaction. », *ibid.*, p. 348. Bakounine d'ailleurs reviendra à plusieurs reprises dans sa polémique avec Marx sur ce point en l'accusant carrément de vouloir chercher à réaliser des compromis avec « la bourgeoisie radicale », *ibid.*, p. 350. Le texte de Bakounine où ces idées sont exprimées avec le plus de netteté est l'article « Politique de l'Internationale » que je convie vivement le lecteur à consulter en entier (reproduit in M. Bakounine, *Le Socialisme libertaire*, anthologie établie par Fernand Rude, Paris, Denoël, 1973, p. 159-181).

24 Cf. J. Guillaume, *L'Internationale...*, op. cit., second volume, pp. 2-10.

Anarchismes et marxismes

Philippe Corcuff

Politiste, Institut d'études politiques de Lyon

De Rosa Luxemburg à la social-démocratie libertaire

Je vais essayer de puiser des ressources dans les écrits de Rosa Luxemburg pour essayer

d'alimenter une réflexion de philosophie politique répondant à ce qui me semble être les enjeux d'aujourd'hui et de demain. Cette philosophie politique je l'appelle paradoxalement « social-démocratie libertaire ». Pour avancer dans cette direction, je suivrai deux étapes principales : 1°) je m'arrêterai sur la façon dont une partie de ses écrits politiques prennent à bras le corps les antinomies de la transformation sociale, de manière doublement décalée par rapport aux bolcheviks et aux anarchistes ; et 2°) je m'intéresserai à sa correspondance du point de vue des rapports entre le *je* et le *nous*. Enfin, je conclurai rapidement sur cette notion de social-démocratie libertaire.

Au préalable je dois préciser rapidement quel type de lecture, d'un point de vue méthodologique, je propose des textes de Rosa Luxemburg. Il ne s'agit pas de la lecture d'un historien ou d'un sociologue qui essaierait de replacer les écrits dans des contextes historiques, sociaux, politiques, intellectuels et biographiques. Il s'agit d'une lecture volontairement anachronique¹, dans le sens où elle part d'aujourd'hui, d'une certaine interprétation actuelle des enjeux politiques de la période, pour puiser des questions et des pistes qui nous aident dans la formulation des problèmes contemporains. Un lecteur de Rosa Luxemburg ou d'un autre auteur classique n'est d'ailleurs jamais un lecteur intemporel. Si un texte peut continuer justement à *travailler* à travers le temps, c'est-à-dire à produire de nouvelles questions et de nouveaux éclairages, c'est que son lecteur, tout en héritant plus ou moins des traditions de lecture antérieures, aborde le texte à partir de nouveaux contextes. On doit pouvoir s'émanciper d'une herméneutique par trop positiviste, qui considérerait le texte comme clos sur lui-même, comme *un donné*, dont il faudrait le plus scrupuleusement possible enregistrer « le vrai sens » déposé par l'auteur dès le départ. Je me calerai donc sur une herméneutique plus ouverte et pragmatique, pour laquelle le texte est considéré tout au plus comme un ensemble de potentialités, susceptibles d'être actualisées dans l'interaction avec un lecteur situé dans un contexte socio-historique différent de l'auteur, et donc porteur de questions spécifiques par rapport à cet auteur².